

« Je crois à la puissance du mot MORT et cette puissance, je la reverse sur tous les autres qui en renaissent... »

(entretien avec **Bernard Noël** réalisé par **Mihaela-Gențiana Stănișor**)

Né le 19 novembre 1930 à Sainte-Geneviève-sur-Argence dans l'Aveyron, poète, essayiste, critique d'art et romancier, Bernard Noël est l'auteur d'une œuvre impressionnante par ses dimensions, ses perspectives et ses influences. Il est l'auteur de plus de quarante ouvrages, publiés surtout chez P.O.L. : Journal du regard, 1988 ; Onze romans d'œil, 1988 ; La Reconstitution, 1988 ; Portrait du monde, 1988 ; L'Ombre du double, 1993 ; Le Syndrome de Gramsci, 1994 ; Le Reste du voyage, 1997 ; La Langue d'Anna, 1998 ; La Maladie du sens, 2001 ; Fable pour cacher, 1982 ; L'air est les yeux, 1982 ; À partir de la fin, 1984 ; La vieille maison, 1984 ; Fable pour le vent, 1985 ; Fables pour ne pas, 1985 ; Carte d'identité, 1986 ; Fenêtres fermées, 1987 ; Extraits du corps, 1988 ; Le Lieu des signes, 1988 ; La grille du temps, 1995 ; Où va la poésie ? 1997 ; Vers Henri Michaux, 1998 ; Correspondances, 1998 ; Petit traité du tu, 1998 ; À vif enfin la nuit, 1968 ; Une messe blanche, 1977 ; Le Château de Hors, 1979 ; D'une main obscure, 1980 ; L'été langue morte, 1982 ; La moitié du geste, 1982 ; La rumeur de l'air, 1986 ; Le tu et le silence, 1998. Il est aussi l'auteur de : Les yeux chimères, Caractères, 1953 ; Extraits du corps, Minuit, 1958 ; La face de silence, Flammarion, 1967 ; Le Dictionnaire de la Commune, Hazan, 1971 ; Treize cases du je, Flammarion, 1975 ; Les premiers mots, Flammarion, 1990 ; Le Château de Cène, Jérôme Martineau, 1992 ; La Chute des temps, Gallimard, 1993 ; La Castration mentale, Ulysse fin de siècle, 1994 ; La Maladie de la chair, Petite bibliothèque Ombre, 1995 ; L'Espace du désir, L'Écarlate, 1995 ; Le roman d'Adam et Eve, 2001 ; La Peau et les Mots, 2002 ; Romans d'un regard, 2003 ; Un trajet en hiver, 2004 ; Les Yeux dans la couleur, 2004 ; Sonnets de la mort, 2006 ; Les Plumes d'Eros, 2010 (prix Robert Ganzo de poésie). En 1992, Bernard Noël est lauréat du Grand Prix national de la poésie.

Mihaela-Gențiana Stănișor : Le poète, selon Platon, n'a pas de place ou de rôle dans la cité. Quelle importance accordez-vous aujourd'hui à cette idée ?

Bernard Noël : Il n'est pas nécessaire de se référer à Platon pour constater que le poète n'a aucune place aujourd'hui, non seulement dans la Cité, mais dans notre société de consommation en cours de mondialisation.

Aucune place pour la raison que ce qu'il « produit » est inconsommable faute d'être insignifiant.

M.-G. S. : Les événements qui vous ont marqué sont ceux qui ont marqué votre génération : explosion de la première bombe atomique, découverte des camps d'extermination, guerre du Viêtnam, découverte des crimes de Staline, guerre de Corée, guerre d'Algérie. Avez-vous jamais senti que l'histoire étouffe le lyrisme ?

B. N. : D'abord la poésie n'est pas nécessairement lyrique, et la plupart des poètes français de ma génération ont lutté contre le lyrisme parce qu'ils le considéraient comme une facilité « poétique » et détestaient son penchant pour la célébration... Ensuite, si l'on en revient à l'histoire, je crois que la conscience de ses dimensions serait plutôt favorable au lyrisme en l'étoffant de qualités universelles. Et puis l'histoire est un réservoir infini pour la sensibilité comme pour l'imaginaire. D'ailleurs, elle se confond avec la culture, qui est l'autre nom de la mémoire. La langue en est l'exercice vivant et naturel, mais notre société est en train de l'appauvrir pour que tout devienne parfaitement superficiel.

M.-G. S. : Quelle est la relation entre l'esthétique et le politique ?

B. N. : Je les crois inséparables dès lors que le politique n'est pas politicien et que l'esthétique concerne la façon de penser. Inséparables parce que l'un et l'autre se conjuguent dans la volonté de changer nos conditions de vie.

M.-G. S. : Le poète, doit-il céder l'initiative aux événements sociaux et politiques ?

B. N. : Ces événements échappent depuis longtemps à n'importe quelle personne même si une personne peut les influencer. Leur déclenchement dépend d'un groupe et celui-ci a sans doute un animateur. Le poète peut à la fois être témoin et militant, ce qui suppose qu'il accompagne les « événements » plutôt qu'il ne leur « cède »...

M.-G. S. : Vous considérez-vous comme un poète politique ?

B. N. : Il paraît que j'ai cette réputation. J'hésite à m'ajouter cette qualité. Je me considère seulement comme une sorte de résistant, c'est-à-dire un homme pour qui tous les chemins ne sont pas fréquentables.

M.-G. S. : Quelle est, selon vous, la relation entre la littérature et la philosophie ?

B. N. : J'ai titré l'un de mes textes : « Écrire = Penser », ce qui est une affirmation assez significative. La littérature réunit tous les genres tandis que la philosophie est une spécialité. J'ai des lectures philosophiques, comme Wittgenstein, mais je n'ai pas de culture philosophique. Une phrase de Gaston Bachelard m'a beaucoup frappé : « Qu'est-ce que le concept ? C'est une image dégradée... » Ainsi la poésie précéderait la philosophie. Ce qui m'importe dans sa pratique, c'est tantôt une émotion pensive tantôt une pensée émue.

M.-G. S. : Quel est le rapport entre la poésie et la solitude ?

B. N. : Je ne le sais pas... je sais seulement que l'écriture est une activité solitaire. Une phrase de Kafka dit cela terriblement : « Écrire, c'est être seul, non pas comme un homme est seul, mais comme un homme est mort. »

M.-G. S. : Quel serait selon vous le portrait de l'écrivain au XXI^e siècle ?

B. N. : Je n'en sais rien. Je crains, si la société de consommation continue à l'emporter, que ce soit un portrait souvenir...

M.-G. S. : Pensez-vous que votre écriture répond à l'horizon d'attente du public contemporain ?

B. N. : Non, mon écriture ne répond à aucun horizon semblable. Je ne m'en suis d'ailleurs jamais préoccupé, m'étonnant de constater des ventes (petites), des éditions de poche – et principalement de ma poésie –, une cinquantaine de traductions. Tout cela devrait me rassurer, mais non, car le problème n'est pas là... Il est dans le fait d'avoir refusé d'écrire jusque vers quarante ans, puis de n'avoir rien fait d'autre, coûte que coûte. Mais pour donner quel sens à ma vie ? Un sens qui ne me satisfait pas pour la raison qu'il est interminable tant que je suis vivant, ce qui veut dire que sa fin sera la mienne...

M.-G. S. : Vous affirmez quelque part : « Le désespoir m'a toujours paru plus énergique que l'approbation peut-être parce que je suis né à la conscience dans la guerre, la répression et la fureur. » Si le désespoir et l'approbation étaient les seuls effets de votre poésie, lequel préféreriez-vous ?

B. N. : Ce qui précède prouve, je crois, que ma préférence ira au désespoir mais parce qu'il tonifie l'énergie. On ne saurait changer la vie (Rimbaud) ni transformer le monde (Marx) si l'on n'était désespéré par leur état !

M.-G. S. : Y a-t-il un thème sur lequel vous aimeriez écrire et vous ne l'avez pas encore fait ?

B. N. : Oui, je veux écrire avec le « Nous »... Depuis bientôt vingt ans, j'écris des récits qui ont la forme de monologues. Chacun de ces monologues repose sur une contrainte : celle de l'emploi d'un même pronom personnel en tête de chaque phrase du monologue... J'en ai publié quatre séparément, mais je souhaite à présent réunir l'ensemble. Il manque celui dont toutes les phrases commenceront par Nous, et ce sera, si j'y parviens, un pari contre notre temps !

M.-G. S. : Après une vie dédiée aux mots, croyez-vous encore à leur puissance ?

B. N. : Je crois à la puissance du mot MORT et cette puissance, je la reverse sur tous les autres qui en renaissent...